

PIERRE VALDELIÈVRE

Les Heures émues

POÈMES

Lettre-Préface de M. Auguste DORCHAIN



PARIS
ÉDITION DU BEFFROI
33, Avenue des Gobelins, 43
MCMXXII

Paris
Septembre 1965
289 506
1110 Hollande
Sens. G.P.
152133

A Monsieur L. Bocquet
Hommage sympathique
juin 1912
P. Valdelisier

LES HEURES ÉMUES

PIERRE VALDELIÈVRE

Les Heures émues

POÈMES

Lettre-Préface de M. Auguste DORCHAIN



PARIS

ÉDITION DU BEFFROI
33, Avenue des Gobelins, 33
MCMXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
Dix exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse de 1 à 10
PRIX : 10 FR.

—
Exemplaire N° 9
—

Justification du Tirage

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

A M. PIERRE VALDELIÈVRE.

CHER POÈTE,

Vos vers sont simples et charmants : simples, parce que, ayant mesuré vos forces, vous n'avez point tenté de lutter avec les virtuoses sur le terrain des rythmes savants, des mots rares et des rimes précieuses ; charmants, parce que cette simplicité même convient aux sujets que vous avez traités, sujets presque tous enfermés dans le cercle des émotions familières en présence d'une nature aimée, et des émotions familiales autour d'un foyer chéri.

Vous aimez tendrement nos paysages modérés du Nord, dont l'intime poésie ne se révèle pas toujours aux passants, mais laisse une ineffaçable empreinte dans l'âme de quiconque a vécu là-bas. Et c'est pourquoi vous célébrez si bien ces plaines aux riches cultures, ces canaux où, sur le chemin de halage, les chevaux tirent les lourdes bédanres, et aussi ces petits ports de mer aux dunes grises qu'habite un peuple cordial, intrépide et joyeux.

Mais la poésie domestique est encore celle qui vous inspire le plus souvent et avec le plus de bonheur, — dans les deux sens du terme, car, chez vous, le bonheur de l'inspiration est fait du bonheur de la vie. Quatre délicieuses fillettes près de leur mère, voilà le groupe de vos muses. Ce sont elles qui, avec la joie du cœur, vous ont donné la souriante sagesse dont sont imprégnés tous vos vers. Au-dessus d'elles, vous apercevez le Dieu de votre croyance, et, ainsi rattaché au ciel, en même temps qu'attaché, en ce monde, à ce qu'il y a de meilleur, on comprend que, content de votre sort, vous ne demandez plus rien à la terre.

Que vos vers maintenant, cher Poète, aillent tomber entre les mains amies auxquelles vous les destinez et qui déjà se tendent ! Ils y seront les bien venus, car ils y arriveront comme des messages de bon espoir, de bon exemple et de bon conseil.

Cordialement à vous.

AUGUSTE DORCHAIN.

Paris, 25 Août 1911.

LIMINAIRE

A Dieu d'abord, mon Maître et Roi, j'offre ce livre,
Et c'est Son nom qu'au seuil je prononce debout,
Car tenant tout de Lui, je lui rapporte tout,
Afin de le bénir de la douceur de vivre.

Ensuite, à toi, ma mie, à toi dont le visage
Présent à mon esprit, m'a partout inspiré,
A toi qui m'as versé comme un charme sacré
De vie et de chaleur, j'en fais aussi l'hommage.

*Accepte-les, ces vers, parce que je les aime,
Et n'y vois de ma part aucune ambition :
C'est de l'enthousiasme et de l'émotion,
Dans lesquels a passé comme un peu de moi-même*

*Tel un musicien, ou tel un statuaire
S'incarne dans son marbre ou chante en ses accords,
Le plus pur de mon cœur palpite en mes transports,
Et mon âme fervente y vibre tout entière.*

*Et maintenant, pour vous, de ma main paternelle,
J'entr'ouvre la fenêtre aux horizons nouveaux :
Envolez-vous, mes vers ! Pauvres petits oiseaux
Qui risquez aujourd'hui votre premier coup d'aile !*

*Que vos plumes d'un jour, par l'audace affermies,
Soutiennent votre vol, et si vous êtes pris
Quelque jour par surprise en cherchant des abris,
Puissez-vous ne tomber qu'entre des mains amies !*

SONNETS ANTIQUES

OFFRANDE

« *Non omnis moriar !* »
HONORIUS.

Voici qu'à ton autel, O Zeus, j'ai suspendu
Comme offrande propice, afin de te complaire,
Ma lyre frémissante, à la voix douce et claire,
Dont deux cornes d'auroch tiennent le nerf tendu ;

Et ma tablette vierge, où le cuivre fondu
Encadre joliment la cire qu'il enserre ;
Et mon stylet fait d'un roseau triangulaire,
Dont le bec a tracé tant de travail ardu.

Et cette triple offrande, ô Zeus, je te l'apporte
Afin qu'un jour la mort, de moi-même n'emporte
Que le corps périssable, et je veux, par Hermès,

Puisque je suis l'amant des divines Piérides,
Ne pas mourir entier, lorsque les Sœurs livides
Me pousseront tremblant au bord du noir Hadès.

LA DANSEUSE

d'après Jean Bertheroy.

Pourquoi m'as-tu souri du sourire banal
Qui jaillit à fleur d'être aux seules courtisanes ?
Il décèle les cœurs et les âmes profanes
Et sonne étrangement d'un bruit qui me fait mal.

— Pourquoi n'as-tu point ri, jeunesse qui te fanes ?
Et pourquoi réprimer d'un mot dur et brutal
Ton sourire d'éphèbe aux notes de cristal
Qui met un peu de vie aux lèvres diaphanes ?

— Comment te nommes-tu ? — Nonia. — Hyacinthe.
Alors, il l'enlaça d'une amoureuse étreinte
Et couronna son front d'un thyrses de laurier,

Pendant qu'elle tendait en riant ses mains blanches
Pour cueillir les raisins sur le bord du sentier
En grappes dont la pourpre ensanglantait les branches.

SAMSON

I.

Sous le velum épais qui tamise le jour,
Samson dort, et le bruit du souffle qui halète,
Gonflant d'un rythme égal sa poitrine d'athlète,
Dans le calme étouffant rompt le silence lourd.

Mais voici Dalila. Dans sa main le fer court
Et tranche d'un seul coup les cheveux de la tête ;
Puis, sa haine assouvie, elle sort satisfaite
En jetant sur son œuvre un regard de vautour.

Et lorsqu'à son réveil il tend sur ses entraves
Devant les Philistins qui, se sentant plus braves,
Ricanent à mi-voix des malédictions,

Lui, Samson, dont le bras avait détruit des hordes,
Dont les muscles puissants étranglaient des lions,
Se blesse les poignets aux durs torons des cordes.

II.

Sous le joug, maintenant, courbant sa tête fière,
Dans le manège il suit le sentier que les bœufs
Ont tracé sur l'arène, attelés deux par deux,
Parmi le blé moulu qui s'envole en poussière.

Il tourne lentement, à tâtons ; la lumière
Dans ses orbites mortes ne touche plus ses yeux,
Et devant le soleil qui lui darde ses feux,
Il passe à chaque tour sans baisser la paupière.

Il tourne, et la sueur coule sur sa poitrine,
Cependant qu'à son front se pose la farine
Que la meule dans l'air fait flotter en tournant.

Et riant de lui voir des fureurs contenues,
L'esclave, à chaque tour, le cingle en ricanant,
D'un brutal coup de fouet sur ses épaules nues.

III.

Au temple de Dagon, pour servir aujourd'hui
De risée à leurs jeux, au pied d'une colonne
Ils l'ont fait enchaîner : Tout son être bouillonne,
Mais il courbe, pensif, sa tête sous l'ennui.

Il écoute les bruits du festin, dans sa nuit,
Il aspire les fleurs dont chacun se couronne,
Le chant de la cithare à son oreille sonne,
Et les rires moqueurs parviennent jusqu'à lui

Alors, sur la colonne arc-boutant ses épaules,
Il jette bas, du temple ébranlé jusqu'aux pôles,
Les lourds fûts de granit brisés par ses efforts.

Et sanglant, satisfait de sa tâche finie,
Parmi les blocs de pierre épars sur les corps morts,
Il hurle à pleins poumons son râle d'agonie.

LA CARIATIDE

Droite sous le fardeau, le regard calme et grave,
De sa nuque puissante aux muscles convulsés,
Elle tient la corniche, et ses bras enlacés
Tendent leur arc-boutant jusque sur l'architrave.

Comme un géant captif, résigné sous l'entrave,
Elle obéit docile aux ordres prononcés,
Et l'on voit la fatigue, en efforts dépensés,
Sur les muscles noueux de son torse d'esclave.

Et nous, passants hâtifs, entraînés dans la vie,
Avides et fiévreux, quand la route suivie
Nous fait passer devant ces monstres demi-nus,

Nous courons sans arrêt notre course inféconde,
Sans chercher quels géants, quels Atlas inconnus
Soutiennent sous nos pas les assises du monde.

II.

LA CAMPAGNE

MATIN D'AVRIL

Le soleil du matin fait fondre la gelée ;
Le bois paraît plus vert encore après la nuit :
La fraîcheur s'en dégage en un flocon qui fuit,
Et le brouillard s'estompe au loin dans la vallée.

Sur la route, là-bas, traîne en faisant un bruit
De ferraille qui grince, une herse attelée ;
Un pigeon frappe l'air d'une brusque envolée ;
Un homme, assis au bord du chariot qu'il conduit,

Passe, les yeux rêveurs et les jambes pendantes ;
 Une chaumière fume en spires abondantes,
 Faible vapeur qui monte et se perd au lointain.

Et moi, devant ce calme, aspirant la nature,
 Debout, le torse au vent, les yeux sur la verdure,
 Je gonfle mes poumons de l'air pur du matin.

HARPE ÉOLIENNE

Mon âme est une harpe, elle vibre à tout vent.
 Quand la brise d'été, de son souffle mouvant,
 Lui verse d'un baiser la douceur infinie,
 Et fait entrechoquer ses lames de cristal
 Qui sont mes rêves d'or, d'amour et d'idéal,
 Il en sort des flots d'harmonie.

Mon cœur est un miroir qui reflète les choses
 Comme dans un rayon, même les plus moroses,

Car il est aussi clair que l'azur matinal ;
 Et puisqu'il est ensoleillé de poésie,
 Il reflète le monde embaumé d'ambroisie,
 Et tout parfumé d'idéal.

Mon cœur est libre et fier, et chante éperdûment
 Avec l'enthousiasme et le feu d'un amant
 Qui chante pour sa mie. Il rythme sans contrainte
 Comme le soleil d'or prodigue sa chaleur,
 Ainsi que le parfum s'exhale de la fleur,
 Comme le vent donne sa plainte.

En moi je sens monter un flux de poésie :
 La sève de jeunesse, ardente frénésie,
 Déborde de mon être, et mes sens affrînés
 Perçoivent des sensations délicieuses :
 Arômes enivrants, notes harmonieuses,
 Horizons tout illuminés.

Lorsque j'entends frémir l'irrésistible appel
 Des voix de la nature en leur hymne éternel,
 Je m'êmeus, je me trouble, et tout entier je vibre
 Et chante à l'unisson. Toute musique en moi
 Va droit au cœur, fait tressaillir je ne sais quoi,
 Et résonne sur chaque fibre.

Heureux celui qui sait vivre de poésie,
 Dont le cœur assoiffé d'amour se rassasie
 De rythme, de chansons, de rêve et de beauté,
 Car il trouve tout son bonheur dans sa chimère !
 Heureux celui qui sait vivre dans la lumière,
 Et baigner ses yeux de clarté !

Mon âme est une harpe, elle vibre à tout vent :
 Quand la brise d'été, de son souffle mouvant
 Lui verse d'un baiser la douceur infinie,

Et fait entrechoquer ses lames de cristal
 Qui sont mes rêves d'or d'amour et d'idéal,
 Il en sort des flots d'harmonie.

LA PLAINE

Jusqu'à perte de vue, au loin s'étend la plaine,
 La belle plaine calme, où quand vient Messidor
 Le vent doucement chante une plaintive antienne,
 En voletant, léger, parmi les épis d'or.
 La belle plaine grise où Septembre répand
 Son brouillard vapoureux qui flotte à fleur de terre,
 Et comme un blanc duvet aux feuilles se suspend,
 Lorsque tombe le soir dans l'ombre et le mystère.

Le blé lourd et doré, vers l'horizon lointain
 Se mêle au lin fleuri ; le champ d'avoine alterne,
 Mais si loin que le vert en devient incertain,
 Avec des champs de trèfle et de grasse luzerne.
 Un vieux saule voûté, que la mousse gangrène,
 Jusqu'au sol fait traîner ses longs rameaux pliants.

Plus loin c'est un moulin qui semble une âme en peine,
Elevant vers le ciel ses grands bras suppliants.

Et là-bas, sur le bord du chemin de halage,
Trainant une bédandre au milieu du canal,
Col tendu, lentement, s'avance un attelage,
— Bonne plaine du Nord, je t'aime, sol natal,
Dont la glèbe féconde enfante les moissons,
Où par les soirs d'été, dans la brume l'on frôle
Des couples amoureux de filles et garçons
Qui rentrent à la ferme, un rateau sur l'épaule.

Je t'aime d'amour vrai, car c'est toi qui m'appris
La grandeur, la beauté. Ton immensité grise
Vaste comme la mer, me trouble, et j'ai compris
La tendre poésie et la douceur exquise
Dont mon cœur libre et fier jouit et se pénètre.
Je t'aime, car je sens au frisson qui m'étreint
Qu'un peu de ta tristesse a passé sur mon être,
Et ta mélancolie en mon âme a déteint.

ANATHÈME

O villes, je vous hais, pourvoyeuses de mort,
De haine et de laideur, d'avarie et d'envie !
Villes où l'on étouffe, où le matin l'on dort
Après le chant du coq, pour refaire la vie
Que la fièvre a rongée à son contact brûlant !
La fumée, en vos murs noirs comme un toit de forge
Monte ainsi qu'un blasphème au ciel, comme un relent,
Lourde vapeur d'égout qui saisit à la gorge.
Sombres cités de brume où l'on brûle le jour
Avant que le soleil ait contourné le monde !

Sodomes où les cœurs se perdent sans retour,
 Où règnent la débauché et la luxure immonde !
 Comme un bourreau vengeur, dressé, la corde au poing,
 Moi je vous fouaillerai de paroles cinglantes,
 Car vous avez souillé, sacrilèges, le coin
 De la terre qui voit vos spendeurs opulentes,
 Limon trois fois sacré, fécondé du soleil,
 Dont Dieu forma le corps de notre premier père,
 Où nous irons dormir notre dernier sommeil
 Avant de retourner nous-mêmes en poussière.
 Oh ! Qui me donnera de fouler librement
 Dans l'air pur du matia, la bonne terre vierge
 Débordante de vie, en l'or du flamboisement
 Où sur l'horizon clair nulle cité n'émerge !
 La glèbe où le travail des efforts inconnus
 Fait germer la semence au sein de la matière,
 Le sol inviolé où l'on marche pieds nus,
 Et les yeux grands ouverts, tendus vers la lumière !...

LA FORGE

Le soufflet qui halète au plafond noir de suie
 Se dandine en geignant, et l'homme aux bras nerveux
 Du revers de la main retroussant ses cheveux
 Se redresse, le front en sueur et s'essuie.

Le feu jette un éclat sur le mur où s'appuie
 Un rang de lourds somniers, des engins monstrueux
 Sortent soudain de l'ombre éclairés par les feux
 Que lance le faisceau d'étincelles en pluie.

Puis, quand le fer rougi, sur l'enclume sonore
 Arrive en crépitant et tombe éclaboussant
 Du feu, tout l'atelier s'illumine et se dore...

Et, par la porte basse au-dessous de la voûte,
 On aperçoit dehors le jour éblouissant
 Du soleil implacable et brûlant, sur la route.

LES PAYSANS

*"O Fortunatos nimium, sua si bona norint,
 Agricolas!"* Virgile.

Parmi les si lons bruns de la terre éventrée,
 Ils vont, les paysans, suivant le soc brillant ;
 Ils vont silencieux, et de leur tâche sacrée,
 S'accomplit lentement loin du monde bruyant.
 Ce sont des primitifs vivant de la nature,
 Et ce sont des heureux, et la besogne dure
 Qui les tient aujourd'hui courbés, le dos voûté,
 C'est celle qu'autrefois poétisait Virgile
 Au rythme cadencé de son mètre facile,
 Qui l'a fait pénétrer dans l'immortalité.

Ils vont, à pleines mains prodiguant la semence
 D'où naîtront les grands blés et les seigles dorés,
 Et le bon grain, tombant du bras qui se balance,
 Va dormir jusqu'au jour où les épis serrés
 Se dresseront, gonflés sous la sève puissante.
 Allez, d'un cœur allègre et d'une âme contente :
 Si l'écorce est grossière et si rude est l'aspect,
 Vos cœurs naïfs sont bons, gens simples aux mœurs
 Semez dévotement l'or des moissons futures, ^{(pures,}
 Le pain quotidien qu'on mange avec respect.

Surtout, n'écoutez pas l'appel maudit des villes,
 Elles ont le cœur dur, et leurs yeux sont méchants.
 Pour leur luxe arrogant, leurs clameurs inutiles,
 Ne souhaitez jamais d'abandonner vos champs :
 Ce sont des feux brillants couronnés d'étincelles,
 Où, pauvres papillons, vous brûlerez vos ailes.
 Ici, parmi l'odeur des foin et des sureaux,
 On sent flotter la paix, bonheur et calme étranges,
 On la voit voltiger comme vole en vos granges
 La poussière du blé meurtri sous les fléaux.

Vous ne saurez jamais tout le prix de la vie
 Et de la liberté qui s'ouvre devant vous,
 Loin des sentiers battus où la route suivie
 S'allonge monotone et semblable pour tous.
 Ici, le soleil verse une chaleur féconde,
 La glèbe est en travail sur l'immensité blonde,
 Les étalons nerveux se cabrent aux timons,
 Et la sève s'agite au cœur de chaque plante :
 C'est la vigueur partout qui jaillit débordante,
 Et l'air pur du matin dilate les poumons.

Parmi les sillons bruns de la terre éventrée,
 Ils vont, les paysans, suivant le soc brillant ;
 Ils vont silencieux, et leur tâche sacrée
 S'accomplit lentement loin du monde bruyant.
 Ce sont des primitifs imbus de la nature,
 Courbés avec ardeur sur leur besogne dure,
 Et ce sont des heureux pour qui le blé mûri,
 La récolte faisant ployer les murs de grange
 Forme tout l'idéal d'un bonheur sans mélange :
 Bienheureux les cœurs doux, et les simples d'esprit !

PATINAGE

Sur un Walleau.

Marquise, allons voir si la glace
De cette nuit va nous tenter.
Aux étangs je vais emporter
Mon patin de bois qui se lace,

Et votre traîneau dont l'avant
Se courbe en un grand col de cygne,
Pour patiner en droite ligne,
Doucement poussés par le vent.

Sur les coussins de velours rouge,
Molleusement asseyez-vous,
Et ramenez sur vos genoux
La fourrure que le vent bouge.

Roulez votre écharpe de vair
Pour vous protéger le visage,
Et le préserver de l'outrage
Que font le gel et le grand air.

Et dans votre manchon d'hermine
Tout rembourré de satin blanc,
D'un petit geste nonchalant,
Cachez vos mains, car il bruine.

Ma plume est blanche de grésil,
Et flotte au bord de mon tricorne,
Et la campagne est un peu morne
Comme aux jours pluvieux d'Avril.

Pourtant, le soleil sur la neige
 Là-bas verse un peu de gaieté :
 Ainsi doivent être en été
 Les paysages de Norvège.

Trouvez-pas délicieux
 De patiner ainsi, Marquise ?
 De vitesse et d'air on se grise,
 Et l'on glisse en fermant les yeux.

Regardez donc ce paysage
 Où se dressent au premier plan,
 Profilés sur l'horizon blanc,
 Des saules maigres sans feuillage.

Une telle simplicité
 Fait croître un décor en peinture...
 Retenez bien votre fourrure,
 Car le vent cingle de côté,

Et je ne lutte qu'avec peine ;
 Contre le froid je me raidis,
 Mais je sens mes doigts engourdis,
 Et l'air fait figer notre haleine.

Tournons par ici, voulez-vous,
 Dans ce rayon de soleil pâle,
 Au pied du talus qui dévale.
 Sentez-vous que l'air est plus doux ?

Marquise cette jouissance
 Des rudes plaisirs de l'hiver,
 Ce matin sous le soleil clair,
 M'assure pour la confiance,

Et prêt à faire des aveux,
 Je m'en vais, bien que la froidure
 Nous cingle son âpre morsure,
 Vous dire l'ardeur de mes feux.

Car vous êtes vraiment exquise,
Et je me sens le plus heureux,
Le plus transi des amoureux.
Vous ne répondez point, Marquise ?

Mais je vois ce que vous pensez.
Et sous l'écharpe de fourrure
Qui vous abrite la figure,
Je vois bien que vous rougissez.

— Taisez-vous, Marquis ! Mon visage
Rougit sous le dur vent du Nord
Qui sans pitié le fouette et mord.
Taisez-vous, Marquis, soyez sage.

Si Cupidon était transi,
Le pauvret, par ce froid intense
En mourrait à coup sûr, je pense :
Ne parlons pas d'amour ici.

Fuyons devant l'heure qui vole,
Et vers l'horizon infini,
Sans bruit, sur le miroir uni,
Reprenons notre course folle.

L'ETRAVE

J'étais un chêne immense au fond d'une forêt,
 Comme un géant debout, de ma haute stature
 Dominant fier et droit tout ce qui m'entourait.
 A l'automne, le vent chantait dans ma ramure,
 Et me faisait vibrer au bruit de sa chanson,
 Mes branches abritaient les nids où l'on gazouille
 Lorsque la vie éclot en son premier frisson,
 Et le soleil mettait sur mes feuilles la rouille
 De son or transparent. Mais un jour l'homme vint
 Et dit : Il n'est pas bon que ce chêne robuste

Demeure ici debout, sans but, superbe et vain.
 Laissons encor le temps de grandir, à l'arbuste,
 Comme on épargne un champ tant que le blé mûrit ;
 Mais lui, je saperai sa base pour en faire
 L'étrave de ma nef. — Et m'ayant équarri
 Et cintré dans le feu, d'une courbe légère,
 Il me mit à la proue, au front de son esquif.
 Il sculpta de ma tête un buste de sirène
 Aux seins durs et gonflés, au regard incisif,
 Et les cheveux au vent, et dessous la carène
 Mon pied s'arrondissait en baignant dans la mer.

Longtemps j'ai navigué sur l'écume salée,
 Fasciné par l'attrait qui vers l'horizon clair,
 Dans le farouche élan de ma rude envolée,
 Secondait le désir de l'homme ambitieux :
 Et l'homme m'a conduit aux confins de la terre,
 Scrutant toujours plus loin l'océan spacieux.
 J'ai vu la Croix du Sud et l'Étoile Polaire,

Et moi, bercé jadis aux voix de la forêt,
 J'aimai le bruit du vent geignant dans la voileure,
 Et le choc de la mer se brisant sans arrêt
 Sur les flancs du vaisseau dont gémit la membrure.
 J'ai connu dans les ports, captif, le long des quais
 Où dorment alignés le cotre et la gabare,
 Les bonds d'impatience et les désirs brusqués
 De chevaucher les flots, et de rompre l'amarre
 A l'appel de la vague hurlant à pleine voix.
 Que de fois j'ai connu la pénible amertume
 Et les déchirements des départs, que de fois
 L'ivresse des retours, quand du sein de la brume
 Emerge à l'horizon le clocher du pays !
 J'ai vu, dans les hasards de la route suivie
 Et l'Equateur brûlant, aux forêts en taillis,
 Et les Pôles glacés où cesse toute vie,
 Toujours droit devant moi, voguant, le cou tendu,
 Au caprice de l'homme emporté sans limites,
 Lorsque l'âpre désir en plein cœur l'a mordu.
 J'ai même remonté les fleuves où s'abritent

La jonque et le sampan qui lèvent vers le ciel
 Une voile de natte au contour immobile,
 Et dans l'odeur de thé, d'opium, de bétel,
 Rêvassent au soleil près des berges d'argile.

Mais un jour, las d'avoir si longtemps navigué,
 Je me suis échoué sur la grève de sable
 Où j'ai laissé tomber mon corps, trop fatigué
 Pour pouvoir me raidir et tendre sur le cable.
 A la fin, l'océan a triomphé de moi :
 La tempête a disjoint les bois de la carène,
 Le sable amoncelé glisse dans ma paroi,
 Et les varechs séchés me couvrent de gangrène.
 C'est l'abandon de tout, la mort, l'isolement,
 Et je vais, triste épave adossée à la dune,
 Chaque jour un peu plus, m'effriter lentement,
 Après avoir connu la gloire et la fortune.
 A peine la mer vient une fois chaque jour
 M'éclabousser un peu de l'écume qui mouille,

L'humidité qui ronge efface mon contour,
Et mon flanc crevassé saigne en tâches de rouille.
Et voici qu'aujourd'hui, sur le point de mourir,
Je me prends à songer aux lieux qui m'ont vu naître,
Et je sens mon vieux cœur de chêne s'attendrir,
Lorsque le souvenir d'autrefois le pénètre.
Je songe à la douceur du printemps, qui jadis
Me faisait tressaillir sous le flux de la sève,
Insufflant la jeunesse aux rameaux reverdis.
Tout cet heureux passé revit en moi. Je rêve
Aux oiseaux pépiançant dans l'ombre à pleine voix,
Au vent qui gémissait dans mes branches ses plaintes,
Aux baisers des amants qui, le soir, dans les bois,
Seul à seul conversaient en de folles étreintes...

III.

LA MER

CRÉPUSCULE

Viens rêver avec moi sur le bord de la mer :
Les vagues, faiblement, meurent au ras du sable,
Les barques au repos ne tendent plus le cable
Qui les retient, le vent lui-même, le grand air
Qui vient du large, rempli d'exhalaisons marines,
Le vent s'est tu. Là-bas, sur l'horizon lointain,
Les barques de pêche où l'on compte le butin,
S'endorment : on dirait, avec leurs voiles fines,
Des goélands posés, fatigués d'un long vol.
C'est l'heure du repos pour toute la nature.

Les membres et l'esprit dont la besogne est dure
 Demandent le sommeil. Viens poser sur le sol
 De sable fin tes pieds blancs qu'a meurtris la vie
 A son âpre contact, laisse-là ton labeur,
 Et viens te reposer à l'exquise fraîcheur,
 Du travail où tu fus trop longtemps asservie :
 Nous parlerons d'amour avec des mots bien doux,
 De ces mots qui vous font frissonner jusqu'à l'âme,
 Et dans tes yeux je plongerai mes yeux de flamme,
 Pour sentir ton regard dont je suis si jaloux.
 N'est-ce pas le bonheur de marcher côte à côte
 Dans la vie, en chantant, d'en suivre le chemin
 Appuyés l'un sur l'autre, et la main dans la main ?
 Va ! Nous pouvons ensemble aller la tête haute !
 Tu vois le soir tout bleu tomber autour de nous
 Dans l'air pur qui fratchit. N'est-ce pas bien l'image
 Du calme où sont nos cœurs, qui suivent sans orage,
 En paix, leur destinée ? Hurlant comme des fous,
 Les autres près de nous peuvent passer en foule,
 Insultants ou railleurs, jaloux ou dédaigneux,

Et vers leur avenir noir et mystérieux
 Se ruent, corps perdu. Qu'importe cette houle
 Et ce vent de folie au milieu de la nuit,
 Si je te sens marcher près de moi confiante,
 Et si, penché sur toi, je sens ta main tremblante
 Tressaillir en cherchant sur mon bras son appui !
 Fut-il jamais au monde une force plus grande
 Que celle de deux cœurs que l'amour a liés ?
 Ils sont plus résistants, lorsqu'ils sont alliés,
 Que les rocs exposés sans abri sur la lande
 Aux assauts de la mer, par les jours de gros temps.
 N'en est-il pas ainsi de nos deux existences ?
 Vois-tu, j'ai le cœur plein de douces confidences
 Et d'attendrissements ; mon âme par instants,
 Se sent déborder comme une coupe trop pleine,
 De mots qui vont à toi, vibrants d'émotion,
 Car c'est toi, tu le sais, mon inspiration,
 Vivante Poésie : et les mots que j'égrène,
 C'est à toi que je dois leur son mélodieux.
 Ta voix fait naître en moi le rythme et la cadence :

A tes gestes, mon verbe en strophes se balance,
 Rien qu'à te regarder les mots harmonieux
 Me viennent à la bouche, et malgré moi je chante :
 Mots de rêve où l'on sort de la réalité,
 Mots fleuris et riants ainsi qu'un soir d'été,
 Et comme parfumés de senteur enivrante.

Regarde : lentement, douce comme un baiser,
 Voici qu'autour de nous la nuit est descendue,
 Effaçant toute chose, et couvrant l'étendue
 De cette grève immense. Allons nous reposer.
 A peine on entrevoit dans cette nuit sans lune
 Les barques au repos dont le contour, le soir,
 Se fait plus indécis contre l'horizon noir,
 Et l'ombre épaisse au loin se répand sur la dune.

MARINE

Sur la plage, là-bas, noir sur l'horizon clair,
 Devant le globe en feu du soleil qui se couche,
 Un homme fait baigner des chevaux dans la mer :
 On dirait dans le soir, un Centaure farouche.

Les étalons rétifs hument bruyamment l'air,
 Se cabrent chaque fois que la vague les touche,
 Se raidissant, nerveux, sous une main de fer,
 Contre le mors d'acier qui leur blesse la bouche.

Et sauvages, ils vont, éclaboussés d'écume,
 La crinière flottante, enivrés d'amertume,
 Et secouant dans l'eau leur croupe au poil luisant.

Beaux comme un marbre antique, en un groupe imposant,
 Ils luttent, cependant que le flot de sa bave,
 Leur cingle le poitrail tendu comme une étrave.

LA RUÉE

Sur le bord de la plage où le flot vient mourir,
 Quelques barques de pêche attendent la marée ;
 Déjà le vent du large énerve leur loisir,
 Et fait tendre le cable où l'ancre est amarrée.

On croit les voir, dressant leur étrave acérée,
 Bondir d'impatience en leur âpre désir :
 C'est le frémissement précédant la curée,
 C'est la soif de cingler au labeur, au plaisir.

Tels des oiseaux de proie, avides de l'espace,
 Ongles et bec au vent, dardent un œil rapace,
 Avant de s'élancer parmi l'immensité.

Tel un troupeau fougueux de cavales sauvages,
 Dans le désert se rue, ivre de liberté,
 Et galope sans frein, loin des durs esclavages.

COUP DE VENT

Un lourd paquet de mer embarqué par l'avant
 Vient de faire pencher, arrêtant son allure,
 La barque qui cinglait et tendait sa voilure
 Ainsi qu'une mouette ouvre son aile au vent.

La carène a gémì de toute sa membrure,
 Les cordages mouillés sifflent, se soulevant,
 Et le choc de la mer qui bat sur le devant,
 Résonne dans la cale où fleure la saumure.

Les yeux sur l'horizon qu'il scrute jusqu'au bout
 Le pilote attentif tient tête au vent debout,
 Et la main sur la barre, au large s'oriente.

Il sort des appels sourds des gosiers éraillés,
 Et les hommes tournant le dos à la tourmente,
 Se courbent, ruisselants, sous leurs suroits mouillés.

RETOUR DE PÊCHE

Lentement, le soir bleu sur la mer se déroule,
 Et les barques de pêche ainsi qu'un léger vol
 De blancs oiseaux de mer qui glissent sur la houle,
 Viennent au bord de l'eau s'échouer sur le sol.

Et pour franchir à pied le ressac qui les roule,
 Les hommes ont sauté, d'un geste lourd et mol,
 Soutenant sur les reins des paniers d'où l'eau coule,
 Et dont l'humide poids leur fait tendre le col.

Et tandis qu'ils s'en vont, lentement, sur la grève,
Marchant le dos courbé sous le poids du butin,
Auréolés d'or rouge, en un halo de rêve,

Les rayons du soleil qui décline au lointain,
Font miroiter de feu, gemmes à mille faces,
Les écailles de nacre, au flanc doré des nasses.

ATAVISME

Il est des jours, parfois, où je sens bouillonner
Dans mes tempes en feu, le sang de mes ancêtres,
Des étranges ardeurs dont je suis étonné,
Me bondissent au cœur, des désirs me pénètrent,
Des soifs et des regrets éclos soudainement,
Des rêves enfiévrés que je ne puis comprendre.
Et pour trouver la cause à cet âpre tourment,
Je remonte bien loin, cherchant parmi la cendre
Des siècles écoulés, quels pères orgueilleux
Ont versé dans mon sang ces forces ancestrales.

J'ai dû compter sans doute au rang de mes aïeux,
Des coureurs d'Océans, des natures rivales
Des Christophe Colomb, des Vasco de Gama,
De ceux qui s'en allaient, voguant toute leur vie,
Sans avoir jamais craint que la mer n'abîmât
Leur rêve et leur fortune à la gloire asservie ;
De ceux que tourmentait la soif de l'inconnu,
Dompteurs d'Adamastor, qui parmi la tempête,
Farouches, naviguaient vers un but méconnu,
Un continent nouveau dont ils étaient en quête,
Et revenaient meurtris de l'hiver boréal,
Et les yeux éblouis d'avoir sondé l'abîme.

Est-ce quelque poète, un chercheur d'idéal,
Qui m'a légué l'amour du mètre et de la rime ?
Un de ces troubadours qui savaient exhiler
Leur âme doucement, en complaintes naïves,
Passés maîtres en l'art de laisser envoler
Du plus profond du cœur les paroles captives !
Quelqu'un de ces chanteurs toujours gueux mais heu-
reux
De chanter au grand air librement et sans trêve,

Qui jugeaient l'idéal comme créé pour eux,
Et pour tout l'or du roi n'eussent donné leur rêve !

Mes ancêtres, peut-être ont été des guerriers,
Dans les siècles obscurs de lutte et de bataille,
De farouches croisés, ou de preux chevaliers,
Sachant pointer d'estoc, et pourfendre de taille.
Où sans doute, en des temps plus proches d'aujourd'hui
Dans la Garde du Corse, un grognard de la Grogne,
Un de ceux qui marchaient hypnotisés par lui,
De l'Espagne à Smolensk, et d'Egypte à Boulogne,
Dressés à regarder face à face la mort...

Et cet amas confus de forces ataviques,
Après un long sommeil raidissant leur effort,
A composé mon creur de vivantes reliques,
Et m'a fait misanthrope, étrange et compliqué.
Devant la mer, parfois, rêvant de caravelles,
Je vibre aux souvenirs qu'elle fait évoquer,
Et le désir me prend de posséder des ailes.
L'immensité m'attire en son appel mouvant,

Et par delà la ligne où le soleil se couche,
 Je songe à des déserts de tempête et de vent,
 Où les embruns salés vous fouettent sur la bouche !
 Des tumultes de guerre emplissent mon esprit,
 Des assauts furieux roulent dans ma mémoire,
 Le fer, le feu, le sang, sur mon être meurtri
 Tourbillonnent en trombe et je rêve de gloire !
 Et surtout me domine un besoin de chanter :
 Lorsque la poésie, en neige bienfaisante,
 Me pénètre le cœur, m'inondant de clarté,
 Dans le recueillement je l'écoute qui chante,
 Et sort par tous mes sens en des rythmes ailés.

Aussi je vous bénis, mes aïeux, je vous aime,
 Vous qui m'avez formé dès les temps reculés,
 Ancêtres inconnus, dont le souvenir même
 A, sous l'oubli rongeur, subi le sort fatal,
 Mais que je sens revivre en mon âme farouche :
 C'est par vous que je vibre et frémis d'idéal,
 Et c'est vous, je le sens, qui chantez par ma bouche.

BALLADE
DES CHALUTIERS BOULONNAIS

Mon chalut danse sur la vague,
 File léger, tout sautillant,
 Et dans son sillage brillant,
 Tire le lourd filet qui drague.
 Il va debout contre le vent
 Qui lui tient tête, soulevant
 Contre ses flancs des jets d'écume
 Qui l'éclaboussent jusqu'au bord.
 Hardi les gas ! Avant la brume
 Il faudra regagner le port.

Il n'a point d'agrès inutile,
 Mât de misaine ou d'artimon,
 Mais lorsque je suis au timon,
 Nul sous ma main n'est plus docile.
 Sans voilure qui l'alourdit,
 Sur la mer grise il rebondit,
 Et léger ainsi qu'une plume,
 Il semble glisser sans effort.
 Hardi les gas, avant la brume,
 Il nous faudra rentrer au port !

Fi des caravelles antiques
 Qui voguaient en grand appareil,
 Voulant par delà le soleil
 Cingler droit vers les Amériques !
 Pour moi, dans ses flancs, j'ai caché
 La vapeur qui le fait marcher,
 Et la houille qui se consume
 Livre sa puissance qui dort :
 Hardi les gas, avant la brume
 Il faudra regagner le port !

La vapeur siffle, haletante,
 L'hélice tourne à grand fracas.
 Et nos Boulonnaises, là-bas,
 Quand vient le soir, sont dans l'attente,
 Debout au seuil de leur maison,
 Scrutant des yeux tout l'horizon
 Pour voir notre chalut qui fume
 Et nous ramène tous à bord.
 Hardi les gas, avant la brume
 Il faudra regagner le port !

Hola, mon moussaillon ! Dépêche !
 Travaille ! Et si tes doigts sont gourds
 Tire-moi ces cordages lourds
 Où pend le long filet de pêche.
 Courbe-toi sur le cabestan
 Que l'on fait tourner en chantant,
 Et dans tes jeunes poumons, hume
 L'air marin qui te rendra fort.
 Hardi les gas, avant la brume
 Il faudra regagner le port !

Sur le pont, le filet s'étale,
 Et de ses flancs, lourds de butin
 Tout s'échappe, gros et fretin.
 Jetons le poisson dans la cale
 Autant qu'en peuvent embarquer
 Ses douves prêtes à craquer.
 Son armature en bois de grume
 Gémit sous le pesant effort.
 Hardi les gas, avant la brume
 Il nous faudra rentrer au port !

Sans doute, les poings sur les hanches
 Nos matelotes, attendant,
 Devisent au soir descendant,
 Jupes de soie et coiffes blanches,
 Sur la jetée, au jour qui fuit
 Devant le calme de la nuit,
 Au pied du phare qui s'allume :
 Il est temps de virer de bord.
 Hardi les gas, voici la brume,
 Il est temps de rentrer au port !

ENVOI

Ma belle Boulonnaise, à toi
 Tout mon amour, toute la foi
 De mon âme qui se consume,
 De ma pensée au libre essor.
 - Hardi les gas, voici la brume,
 Ce soir, nous dormirons au port !...

COUCHER DE SOLEIL

Allons voir le soleil se coucher dans la mer,
Derrière l'horizon vierge de tout nuage,
Car il fait bon rêver en marchant sur la plage,
Et frissonner un peu sous la fraîcheur de l'air.

Vois-tu, ce soir, quel calme et quelle quiétude
Enveloppent la grève : on respire une paix
Qui repose et qui semble alléger de leur faix
Les corps et les esprits las de la servitude.

Aujourd'hui, plus de vent aux soubresauts nerveux,
Sauvages hurlements pleins de senteurs salées,
Arrachant de l'écume aux vagues affolées,
Et cinglant des embruns qui fouettent les cheveux.

C'est partout le repos. Sur les barques de pêche
Où l'on vient d'allumer des fanaux clignotants
Les voiles, sur leur vergue, ont de longs plis flottants,
Et pendent mollement au sein de la nuit fraîche.

Le soleil est plus bas, on ne voit presque plus
Les détails des bateaux dressés en silhouette,
Tranchant leur profil noir sur la mer qui reflète
Les dernières clartés du demi-jour confus.

Tu sens, n'est-il pas vrai ? que l'esprit se repose
Devant l'immensité, et que l'œil posément
S'attache à contempler, malgré l'éloignement,
La ligne d'horizon, pour chercher quelque chose.

Ce calme adoucissant du jour qui s'assombrit,
C'est un baume versé sur les âpres blessures ;
Il fait vibrer en nous les notes les plus pures,
C'est comme une prière, et le cœur s'attendrit :

L'amour ! La poésie ! Oh ! sentir en soi naître
Tout un monde nouveau, besoin mystérieux
De chanter, triomphant, l'hosanna radieux
De ce culte éternel dont le poète est prêtre !

Aimons-nous ! Et pourtant la crainte me retient
De nous abandonner tout entiers l'un à l'autre,
Car tous n'ont pas un sort aussi doux que le nôtre,
Et j'hésite en glissant mon bras autour du tien.

Vois-tu là-bas, sur l'eau, ces petites lumières,
Des hommes veillent seuls loin du regard humain :
Qu'il vienne un coup de vent cette nuit, et demain
Peut-être pleureront des femmes et des mères.

Songe à la plaine triste où les corps des noyés
Flottent entre deux eaux dans leur sommeil suprême,
Sans trouver le repos dans la mort elle-même,
Parmi les goémons sans cesse balayés.

Songe au râle étouffé sous la vague terrible,
Aux épaves qui vont lourdement à fleur d'eau...
Songe aux cris... Oh ! la mer ! Si ce n'était si beau,
Si plein de majesté, ce serait chose horrible !

Regarde, le soleil est maintenant couché,
Mais ses derniers rayons, sur l'horizon qui change
Dorent encor la mer d'une lueur étrange,
Et l'œil avidement y demeure attaché.

Rentrons. Tiens-moi le bras. Vois, sur la dune grise
Des couples, deux par deux, errer silencieux,
Se tenant par la taille, et les yeux dans les yeux,
En des embrassements que l'ombre favorise.

Par instants, des mots doux s'échappent à voix basse
De leurs lèvres en feu. Il fait noir, l'air est lourd,
Et par ce soir si calme, on sent flotter l'amour
En l'air autour de soi, dans l'effluve qui passe.

Rentrons. La quiétude a versé dans mon cœur
Comme un baume calmant qui jusqu'au fond pénètre.
Nous sommes inondés de ce tiède bien-être
Qui nous rend plus aimants, et je me sens meilleur.

MONT-SAINT-MICHEL

J'ai vu la mer monter sur les sables mouvants,
Revêtant tour à tour des aspects décevants
D'horreur et de beauté, la mer calme et traîtresse,
Qui rampe et fait des bonds ainsi qu'une tigresse.
Sur les remparts moussus, croulant de vétusté,
Assis sur un créneau dont l'angle est effrité,
J'ai vu sur l'horizon droit de la mer immense
Le soleil se coucher, dans une exubérance
De feu, de rouge, d'or et de miroitements,
Tandis que l'abbaye aux sombres monuments

Dresse dans l'air du soir sa masse fantastique
Où darde l'aiguillon de son clocher gothique.
Imperceptiblement monte le brouillard bleu,
Épais, froid et lugubre ; et tout seul au milieu
D'un silence de mort, cependant que décroissent
Les dernières clartés, on frissonne d'angoisse,
Perdu dans l'inconnu, sous la fraîcheur de l'air.
Les grands noms : Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer,
Reviennent à l'esprit, Saint-Louis, Charlemagne,
Robert de Thorigny et Gilles de Bretagne,
Aubert, prieur, traçant des plans sur le vélin,
Tiphaine Ragueneau, et Bertrand Dugesclin...
On sent l'horreur monter de cette grève sombre,
Tombelaine s'efface en une masse d'ombre,
Et le mont accroupi, dans toute la beauté
D'un mourant crépuscule, étrange majesté,
S'endort en profilant sa lourde silhouette,
Cependant qu'au ciel gris plane un vol de mouette.

IV.

LA MAISON

MAI

Mon cœur s'est dilaté comme une fleur qui s'ouvre
Sous le soleil de Mai : un cœur est une fleur
Qui ne s'épanouit du bouton qui la couvre
Qu'aux rayons du soleil qui verse la chaleur.

Tout mon être s'enflamme, et vers le ciel doré
J'ai lancé la chanson de mon cœur qui s'enivre,
Chanson d'amour, hymne divin, rythme sacré :
L'ivresse du printemps, et le bonheur de vivre.

Tout chante et resplendit. Aimons-nous tendrement,
 Un souffle de bonheur passe dans l'air, ma mie :
 Viens et découvrons-nous, pour que plus librement
 Il caresse nos fronts de son haleine amie.

Tenons notre bonheur tandis qu'il est à nous.
 Quand Mai sera passé, qui sait les destinées ?
 Le vent d'hiver, hurlant comme un troupeau de loups,
 Effeuillera nos cœurs comme des fleurs fanées...

A MON ÂME

Mon âme, si tu sens t'envahir la tristesse
 Aux heures de dégoût des choses d'ici-bas,
 Sache te rappeler ta première noblesse
 Et tourne en haut les yeux, tu ne faibliras pas.

Si quelqu'un te lançait de la boue au visage,
 Quelqu'un jure ou sarcasme, en vouloir ramasser
 Pour jeter à ton tour, serait fou, un outrage
 Ne touche que celui qui s'en montre offensé.

Qu'importe ce qu'on dit de toi, ou ce qu'on pense ;
N'y prête pas l'oreille et poursuis ton chemin.
Ecoute ce que dit ta propre conscience,
Et tu sauras toujours si tu fais mal ou bien.

Sois dure pour toi même, et pleine de clémence
Pour juger ton prochain. Fuis celui qui pâlit
Au seul mot de douleur, et reçois la souffrance
A l'égal d'un bienfait, car souffrir ennoblit.

JALOUSIE

Puisque tu m'as donné ton cœur dans un baiser,
Je le veux tout entier, car je veux disposer
De tout ce qu'il recèle,
Et si je prévoyais
Qu'il m'en dût échapper une seule parcelle,
J'en mourrais !

Puisque ton âme pure, en une heure bénie,
A la mienne, à jamais, devant Dieu s'est unie,

Et puisque tous les deux
 Dans un élan sincère
 Nous avons échangé des serments, je te veux
 Toute entière !

Je te veux âme et corps ; et même après la mort
 Qui viendra nous fermer doucement, sans effort,
 Les yeux à la lumière,
 Je te veux avec moi,
 Pour que mon corps jaloux puisse dormir sous terre
 Près de toi.

Et lorsque nos enfants, dans un pieux silence,
 Parfois évoqueront ta douce souvenance,
 Qu'un même souvenir
 Ensemble nous retienne,
 Que mon image en eux ne puisse revenir
 Sans la tienne !...

MUSIQUE

* Pourront les poètes apprendre la
 musique, et les musiciens étudier la
 poésie ! Ils ont tout à y gagner. *
 C. SAINT-SAËNS.

Lorsque tu viens rêveuse et pensive, t'asseoir
 Au piano parmi la paix grave du soir,
 Et que sur le clavier d'ivoire, ta main souple
 Court en faisant vibrer les notes qu'elle accouple,
 Assis derrière toi, dans l'ombre, les yeux clos,
 J'aime, dans cette paix favorable au repos,
 Songer en écoutant la mélodie ailée
 Qui pleure doucement ; la lumière voilée
 Par ta tête, projetée autour de tes cheveux
 Un cercle auréolé, nimbe mystérieux

Qui t'enveloppe entière, et le calme mystique
Se dégage de l'ombre où vibre la musique.
J'écoute, recueilli sous le charme sacré.

Joue encore un sanglot de ce lied inspiré
Où l'âme de Schumann s'exhale douloureuse,
Dont la plainte à la fois amère et langoureuse
Jette des cris aigus, et fait des bonds puissants ;
Ou quelque chant de Grieg dont tremblent les accents
Pleins de mélancolie, où l'âme scandinave
S'épanche avec douceur au son d'un rythme grave,
Tristesse de la mer, des neiges, des fiords...
Vois-tu, je sens que j'ai dans le cœur des trésors
De poésie et de douceur, que la musique
Fait seule éclore en moi, et le démon lyrique
A la première note envahit tout mon corps :
Tandis qu'éperdûment tressaillent les accords,
Ma pensée en suivant, flottante, se balance,
Et d'eux-mêmes, les mots éclosent en cadence
Harmonieux, légers, et doux comme le miel.

Oui ! Si l'homme est un dieu tombé de quelque ciel,
La musique est, avec son charme qui fascine,
Tout ce qui reste en lui de l'essence divine...

Oh, joue encor pour moi ! J'aime tant, chaque fois
Que vient dans la romance un mot d'amour, ta voix
Qui tremble en le disant, sous l'empire du trouble
Qui te monte du cœur, et mon plaisir est double
De te sentir émue, attendrie à pleurer,
Et de l'être moi-même. Oh ! Goûter, savourer
Dans l'ombre, ce bonheur intime et sans mélange
De deux cœurs se laissant aller au charme étrange
Que verse la musique aux paroles d'amour !...
Il est de ces accords dont la voix tour à tour
Vibre grave, angoissante et meurtrie, ou bien pleure
Comme en un long sanglot, une note mineure :
Ils vous font souffrir l'âme et déchirent le cœur.

Joue encor ! Ta musique et son attrait vainqueur
Me font mal, et pourtant j'y trouve jouissance :

J'en souffre, mais j'en veux éprouver la puissance,
 Et comme un assoiffé de morphine ou d'éther
 Qui dans l'excès du mal cherche un bonheur amer,
 Plaisir de névrosé dont la raison s'est tue,
 Je veux goûter encore au charme qui me tue !...

— Arrête, car je sens que va faiblir ta voix,
 Regarde autour de toi dans le silence et vois
 Dans quel état je suis de t'avoir écoutée,
 Plus brisé qu'à gravir une rude montée :
 Le cœur me bat à rompre, et je suis frissonnant,
 La tête en feu. Pour Dieu, calme-moi maintenant,
 Ou je vais défaillir ! Par pitié, que ta lèvre
 Se pose sur ma tempe où s'agite la fièvre,
 Caresse-moi les yeux où chevauchent en rond
 Des rêves de folie, et baise-moi le front !

QUIÉTUDE

Dans les heures de calme où le rêve s'envole,
 Où la pensée, au loin, galope libre et folle,
 Dis-moi, n'as-tu jamais, en songeant d'avenir,
 Souhaité de venir
 Quelque jour à nous deux vivre dans la campagne,
 En un nid si secret que nul bruit ne le gagne,
 Où les cris du dehors ne sauraient nous trouver ?
 N'as-tu jamais rêvé
 D'un asile coquet perdu dans la verdure,
 D'un repos dans le calme, et d'un bonheur qui dure ?

Autour de nous, les champs borderaient la maison,
 Que la belle saison
 Couvrirait d'épis mûrs, de fleurs et d'herbes folles,
 Avec des papillons qui baisent les corolles.
 Puis, bornant l'horizon, tout là-bas de grands bois
 Où nous irions parfois
 Ecouter le coucou, dans les coins où serpente
 Le chèvrefeuille en fleurs, et qu'embaume la menthe.
 Tout près de nous, l'église où renait tout espoir,
 Où nous irions le soir,
 A l'heure où dans le ciel s'allument les étoiles,
 L'heure où la nuit sur toute chose étend ses voiles.
 Dire avec nos enfants la prière en commun,
 Exhaler le parfum
 De tous nos cœurs heureux, en la minute exquise
 D'un saint recueillement. Oh ! la petite église
 Avec son toit d'ardoise et ses vitraux pâlis,
 Ses vieux murs et ses nids
 Sous les voutes du porche, et puis son cimetière
 Tout petit et coquet, où la terre est légère,

Où sommeillent les morts dans le calme et la paix !...
 Puis l'hiver, aux chenets
 Où pétille la flamme en l'âtre illuminée,
 Nous songerions, assis près de la cheminée
 En causant du passé, les yeux sur l'étincelle
 Dont la gerbe ruisselle,
 Quand le givre dessine aux fenêtres des fleurs,
 Et tandis que le vent se lamente en longs pleurs !...
 Oh ! qui nous donnera de goûter cette vie
 A l'abri de l'envie,
 Loin de tous, ignorés par le regard humain !
 Et qui nous donnera de toucher de la main
 Le rêve de bonheur de mon âme inspirée,
 Quiétude sacrée !

SI J'AVAIS PU CHOISIR

Si j'avais pu choisir à quelle époque naître,
 J'eusse désiré vivre en ces temps primitifs
 Où l'homme était sauvage et n'avait point de maître :
 L'époque du granit, l'âge des blocs massifs
 Entassés en dolmens par la force et l'audace.
 Le torse déconvent et les cheveux au vent,
 Errant parmi les bois au hasard de la chasse,
 L'homme allait tout le jour, l'oreille au gué, suivant
 Ou flairant à la piste, une bête aperçue.
 Il portait avec lui tout ce qu'il possédait

Quelques haches de pierre, un arc, une massue.
 Et quand, le soir venu, son épaule cédait
 Sous le poids du butin, quand la besogne dure
 Avait mis la fatigue en ses membres velus,
 Il regagnait le fond de sa caverne obscure
 Dont la porte émergeait de terre en un talus,
 Où dans le demi-jour d'un faisceau d'étincelles,
 Sa compagne attendait auprès d'un feu de bois,
 Allaitant ses petits à ses lourdes mamelles.
 Son caprice guidait ses pas, et d'autres fois
 Il savait se bâtir une hutte lacustre
 Sur d'épais pilotis flanqués de contreforts,
 Et pour y reposer ses épaules de rustre,
 Chaque soir il entrait dans l'eau jusqu'à mi-corps.
 Lorsque les animaux sortent de leurs ganières,
 Dès le soleil levé des brumes du matin,
 J'eusse aimé, m'entourant les jambes de lanières
 Et les reins d'une peau, vers l'horizon lointain
 Partir droit devant moi, marchant à l'aventure ;
 Dans sa bauge, j'aurais traqué le sanglier

Qui fait voler sur lui la terre qu'il torture ;
 Robuste et sûr de moi, j'eusse aimé défier
 Les ours bruns à la hache, avec des cris de rage,
 Dénicher des aiglons dans le creux d'un rocher,
 Ou forcer à la course une bête sauvage.
 Et je ne me serais senti las de marcher
 Qu'à l'heure où le brouillard tombe dans les vallées,
 A l'heure où le soleil baissant à l'horizon
 Fait plus longues, le soir, les ombres étalées,
 Tandis que flotte en l'air l'odeur de fenaison.
 Avoir le monde entier pour se mouvoir à l'aise !
 Pousser des hurlements comme un fauve blessé !
 Regarder le soleil du haut d'une falaise !
 Bondir et galoper sur le sable tassé
 Que découvre la vague à la mer descendante !
 Vivre la poésie au lieu de la sentir
 Captive au fond du cœur, qui bouillonne et fermente
 Et vous étreint la gorge à ne pouvoir sortir !

LES HEURES

*« Plaisir d'amour ne dure qu'un moment
 « Chagrin d'amour dure toute la vie. »*

Comme un cheval sauvage en une course folle,
 Les naseaux dilatés et la crinière au vent,
 Nerveux, les reins cambrés, galope, soulevant
 Au simoun du désert, le sable qui s'envole,

Ainsi vont à travers le monde qui s'affole,
 Les heures, chaque jour sans arrêt poursuivant
 Leur course échevelée, et toutes en suivant
 S'impriment en nos cœurs comme en la cire molle.

Les instants de bonheur et les heures d'amour
Nous effleurent sans bruit. Le vent passe à son tour
Et nivelle leur pas sur la route suivie,

Mais les heures d'ennui, d'angoisse et de rancœur
Qui pèsent lourdement, nous blessent pour la vie,
Et comme un fer rougi, nous brûlent jusqu'au cœur.

A QUOI BON ?

A quoi bon toujours répéter
Que je te tiens pour la plus belle,
Puisque, sans vouloir m'écouter,
Tu dis que la beauté n'est pas, étant mortelle ;
Et discuter sur ce qu'on ne peut définir,
Puisque tu n'en veux convenir ?

Tu dis : Ce sont folles emphases,
Et tu souris de mes propos.

A quoi bon faire tant de phrases
 Pour chercher à prouver au moyen de grands mots,
 Que le jour est brillant et que la nuit est noire,
 Puisque tu ne veux pas me croire ?

Sans doute, un jour se fanera
 Cette beauté presque divine,
 Mais ton charme leur survivra,
 Ce charme fascinant qu'en tes yeux on devine,
 Si subtil qu'il s'infiltré en moi comme un poison,
 Et me fait perdre la raison.

Le sais-je seulement moi-même,
 Foi que je suis en mon émoi,
 Sais-je seulement ce que j'aime,
 La voix, le front, la bouche, ou le regard, en toi ?
 Ou ne t'aimé-je tant, vulnérable dictame,
 Que parceque j'aime ton âme ?

Ton âme, essence de beauté,
 Qui te parfume toute entière,
 Met sur ton front la majesté,
 Et brille à travers toi d'une étrange lumière,
 Si vive que l'éclat de ses feux inouis
 Mé brûle les yeux éblouis.

Va, crois moi, ne sois point rebelle,
 Quand je te dis en te voyant,
 Que nulle au monde n'est plus belle.
 Prends cet acte de foi pour un mot de croyant.
 Et lorsque je te dis que ta beauté m'affole,
 Tu peux me croire sur parole.

LE BONHEUR

*« Le bonheur est au dedans de nous-
mêmes, il nous a été donné ».*

BUFFON.

Combien ont dépensé leurs efforts par le monde
Pour chercher le bonheur qui s'enfuit effrayé,
Et sont morts sous le poids de leur tâche inféconde,
Qui l'eussent pu trouver au coin de leur foyer.
Il fallait à ceux-ci de lourdes caravelles
Couvertes sur les flancs de sculptures et d'ors,
Pour cingler sous le vent vers des Indes nouvelles,
Des galions gonflés par dessus les sabords
De trésors entassés aux carènes ventruës.
Ils s'en allaient, perdus sous des cieux embrumés
Ne sachant retrouver les routes parcourues,
Et privés de l'éclat des feux accoutumés,
N'osant point se fier aux nouvelles étoiles.

A d'autres, il fallait des roses pour dormir,
Des roses de Pœstum, car les plus fines toiles
Trop dures à leur corps les eussent fait gémir,
Et le pli d'un pétale écrasé sur leur couche,
Durant de longues nuits les privait de sommeil.

Comme on humé au matin l'air vif à pleine bouche,
Comme on se grise d'air, de vie et de soleil,
D'autres ont cru trouver le bonheur dans l'ivresse,
Cherchant à s'étourdir dans le rêve et l'oubli.
Et les poisons trompeurs manquant à leur promesse
Ont laissé moins heureux l'homme plus amolli :
L'opium a versé de mortelles délices
Aux amoureux lascifs d'un lointain nirvanâh.
La morphine apaisant des étranges caprices
A calmé la douleur du corps qui s'y donna,
Mais a laissé souffrir l'esprit qui se torture
Réduit à désirer le calme du tombeau

D'autres encore ont dit en leur morale dure :
Le mal n'existe pas, douleur tu n'es qu'un mot !

Et tous, en poursuivant leur course échevelée
 Vers le but miroitant d'un idéal trompeur,
 Entraînés dans la ronde, infernale mêlée,
 Sont passés sans le voir à côté du bonheur.
 Conquistadors fameux, chercheurs d'or et de gloire !
 Sybarites lascifs et durs Stoïciens !
 Vous n'avez poursuivi qu'un fantôme illusoire
 Qui fuyait par delà de froids méridiens,
 Et contre la raison proférant des blasphèmes,
 Vous n'avez découvert que tristesse et rancœur,
 Car le bonheur, il est au dedans de nous-mêmes !

Pour moi, j'ai navigué sur la mer de ton cœur.
 Chaque jour je m'en vais pour de nouveaux voyages,
 Et chaque jour voguant au gré des vents amis,
 J'aborde heureusement sur de nouvelles plages
 Où vibrent à ma voix des échos endormis.
 En toi j'explore un monde immense et sans limites,
 Et par droit de conquête établi dans ce lieu,
 Je jouis seul à seul de ce bonheur d'élite,
 De songer que j'en suis le seul maître après Dieu !

RECUEILLEMENT

Dirigatur oratio mea sicut incensum.

Dans l'étroit sanctuaire où la lampe vacille,
 Un peu de jour mourant lutte encore au vitrail
 En jouant sur l'autel aux chandeliers d'émail
 Et sur les flèches d'or qui couronnent la grille.

On n'entend plus les bruits du dehors en détail,
 Sur le marbre, le choc d'un pas lent s'éparpille
 Et le marmotement d'un infirme en guenille
 S'en vient mourir confus aux vantaux du portail.

Alors l'âme s'élève et s'extériorise,
La ferveur envahit, dans la pénombre grise,
Le cœur qui s'attendrit au silence du soir.

Et la prière sort par les sens qui s'avivent
Et monte lentement, comme de l'encensoir
S'élève le parfum aux rinceaux des ogives.

SUR UN PORTRAIT

Les voici toutes trois autour de toi groupées,
Dans un mol abandon, câlines, l'œil lutin ;
On dirait, à les voir, trois petites poupées,
Le geste gracieux, déjà femmes d'instinct.

Elles sont là, portant ton regard dans leurs yeux :
Leur visage d'enfant sur le tien se façonne :
Tu vis en elle trois, groupe délicieux,
Dans le rayonnement qui sort de ta personne.

Et toi, les bras ouverts, assise au milieu d'elles,
 Geste de vigilance empreint de vague émoi,
 Tu parais impuissante à garder sous tes ailes
 Cette nichée espiègle éparse autour de toi.

Ton être transparait, naturel et sans fard,
 Sur ton visage doux, et dans tes yeux la flamme
 De vie et de jeunesse anime ton regard,
 Ce regard pour lequel je donnerais mon âme.

BEATI PARVULI

Dans leur petit lit blanc bordé de satin rose,
 Elles dorment en paix comme deux chérubins.
 Elles ont joint les mains d'un geste de bambins,
 Tout auprès de leur joue, et leur tête repose
 Parmi les boucles d'or éparse pêle-mêle.
 Elles dorment en paix, et leur petit corps frêle
 Se repose d'avoir tant chanté, tant dansé,
 Et tout le jour couru jusqu'à perdre l'haleine:
 Elles se sont donné pour jouer, tant de peine,
 Que tout leur petit être en demeure harassé.

Maintenant que le calme et le soir sont venus,
 Le sommeil s'est glissé sous leur paupière fine.
 Quand parfois un soupir leur gonfle la poitrine,
 C'est que leurs gros chagrins d'enfant sont revenus
 Les tourmenter en rêve. Elles songent sans doute
 A la poupée ouverte, épanchant goutte à goutte
 Le son qu'elle contieut. . . . Pauvres martyrs, voués
 A la mort lente, mais sûrement poursuivie,
 Vous faites leur bonheur au prix de votre vie !
 Héros obscurs, soyez bénis, pauvres jouets !

Dormez votre sommeil calme, belles petites,
 Tandis que vos parents veillent auprès de vous,
 Reposez votre tête et vos yeux bleus si doux !
 Votre monde d'enfant n'a pas d'autres limites
 Que le jardin fleuri, la maison, les poupées :
 Hors de là, vous n'avez, parmi les échappées,
 Jamais au loin risqué votre ceil aventureux.
 Vous êtes sans désirs, sans besoins, sans envie,
 Car vous ignorez tout du monde et de la vie.
 Bienheureux les petits, car le ciel est pour eux !

Trop vite vous saurez tous les maux dont le cœur
 S'afflige : Vous verrez quelque jour la malice
 Des hommes pervertis, la haine, l'injustice
 Qui rend l'âme jalouse et cause la rancœur.
 Trop vite on vous dira que la vie est amère
 Et qu'à sa dure lutte il vaut mieux se soustraire.
 Restez encor longtemps naïves au milieu
 De ce tourbillon fait de pleurs et d'amertume
 Qui monte, à l'horizon chargé de lourde brume :
 Bienheureux les cœurs purs parcequ'ils verront Dieu !

Oh ! ne souhaitez pas de devenir plus grandes !
 Goûtez votre bonheur, le plus pur sous les cieux :
 Quand il ne sera plus vous le comprendrez mieux.
 Quand vous ne croirez plus aux naïves légendes
 Qui bercent aujourd'hui vos esprits dans le rêve,
 Lorsque le soir descend sur le jour qui s'achève,
 Alors vous connaîtrez le prix inestimé
 Du bonheur d'aujourd'hui : vos petits cœurs peut-être
 Souffriront, saigneront, d'avoir voulu connaître,
 Et seront quelque jour meurtris d'avoir aimé. . . .

Que les illusions et les rêves dorés
 Qui peuplent votre esprit, durent longtemps encore,
 Et puisse leur senteur vous parfumer l'aurore
 De la vie, en laissant des souvenirs sacrés !
 Laissez-les voler, papillonner, pareilles
 Dans leur vol, à l'essaim bourdonnant des abeilles
 Qui pour donner au miel son arôme, s'en vont
 Parmi les fleurs, humer l'odeur, puis enivrées,
 De leur suc embaumé, reviennent saturées
 De soleil, de rosée, et de pollen fécond.

Dans vos petits lits blancs bordés de satin rose,
 Dormez en paix parmi vos belles boucles d'or !
 Que vos rêves soient doux et prennent leur essor
 Vers la lumière, loin de ce monde morose !
 Puis demain, tout le jour vous serez occupées
 A babiller ensemble en berçant vos poupées.
 Ils sont là, vos jouets, au pied de votre lit,
 Qui vous attendent tous : le grand livre d'image,
 Le ballon de baudruche et le petit ménage,
 Et le polichinelle à moitié démoli...

BÉATITUDES
Paraphrase évangélique

St-Mathieu V. 1-12.
 St-Luc VI. 24-29.

En ce temps là, Jésus s'assit sur la montagne,
 Et parlant à la foule éparse en la campagne,
 Il dit : « En vérité, ceux-là sont bienheureux
 Qui sont pauvres d'esprit, car le ciel est pour eux.
 Heureux ceux qui sont doux, car ils auront la terre.
 Heureux celui qui pleure et gonfle sa paupière
 Sous un flot d'amertume et de tristesse, un jour
 Je le consolerais par un juste retour.
 Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice,
 Je les rassasierai à mon heure propice,
 Lorsqu'ils seront montés parmi les glorieux.

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux,
 Car ils seront traités avec miséricorde.
 Bienheureux les cœurs purs, ceux dont l'âme déborde
 De la chaste vertu, car ceux-là, je le dis,
 Verront Dieu, n'étant pas des sépulcres blanchis
 Remplis de pourriture. Heureux les pacifiques,
 Car ils seront, d'après les livres prophétiques,
 Nommés Enfants de Dieu. Heureux, fils de Sion,
 Ceux qui veulent souffrir la persécution
 Pour la justice, car le royaume céleste
 Va leur appartenir. » Et faisant un grand geste,
 Jésus leur dit, tenant au ciel ses bras levés :
 « Malheur ! Malheur à vous, riches, car vous avez
 Des consolations ! Malheur à ceux encore
 Qui sont rassasiés, le jour est près d'éclorc
 Où la faim roulera leur corps voluptueux
 Sur le marbre poli des palais luxueux.
 Malheur à ceux qui sont aujourd'hui dans la joie
 Sans songer à demain, car ils seront en proie
 A la dure tristesse, aux pleurs qui font mourir.

Malheur, lorsque le monde, afin de vous fleurir
 Répétera du bien de vous parmi ses fêtes :
 C'est ainsi qu'il agit envers ses faux prophètes.
 Et ceux-là, je le dis, seront un jour chassés
 Du royaume du ciel, battus et dispersés
 Comme les grains de blé sur l'aire que l'on foule ! »

Ainsi parlait le Maître au milieu de la foule,
 Enseignant chaque jour à tous la vérité,
 Parlant de son royaume et de l'éternité ;
 Ainsi discourait-il, prêchant en paraboles,
 Et par comparaisons expliquant ses paroles.
 Et les Pharisiens se disaient, l'écoutant
 Sans chercher à comprendre, à mi-voix chuchotant :
 « Quel est donc ce Jésus qui vient parlant en maître,
 Pour dénoncer le luxe et flétrir le bien-être ?
 Et quel est ce royaume où l'accès n'est permis
 Qu'aux seuls deshérités ? Quels sont ces biens promis
 Aux miséreux ? — Partons, sa doctrine rivale
 Pourrait faire effondrer notre vieille morale. »

QUAND JE SONGE TOUT SEUL.

Les rêves de poète ont affiné mon âme,
 Et mon cœur, en chantant, à l'amour s'est ouvert.
 J'ai senti naître en moi, vibrant à son couvert,
 Une fibre nouvelle, et tout mon être clame
 La douceur de la vie et l'excès du bonheur,
 L'ardente poésie et la vibrante ivresse
 D'un cœur trop plein d'amour, débordant de jeunesse.
 Oh ! Vivre dans le rêve, ainsi qu'un promeneur
 Qui s'attarde un instant dans sa marche pressée
 Pour admirer, pensif, le déclin d'un beau jour,

Vivre en se réchauffant au soleil de l'amour !
 Car c'est toujours vers toi que revient ma pensée,
 Dans ces moments exquis où je songe, le soir,
 La tête entre les mains ; c'est toujours ton image
 Qui luit dans mon esprit, et je vis d'un mirage
 Fait de rêve et de souvenirs, où je crois voir
 Ton visage plus doux que le duvet d'un cygne...
 Assis au coin du feu, que de fois j'ai passé
 Des heures à rêver, les yeux clos, renversé
 Dans un fauteuil profond, le doigt sur une ligne
 D'un livre inachevé tombé sur mes genoux.
 J'aime rester ainsi, lorsque je m'abandonne
 Insouciant, au fil de l'heure qui fredonne
 Une chanson plaintive à chacun de ses coups,
 Tandis que le tic-tac du balancier me berce
 Et scande ma pensée à son rythme parleux...
 Mon feu jette un éclat de vie et de chaleur,
 Et la bûche, parfois, en éclatant disperse
 Les étincelles d'or qui s'en vont sautillant
 Danser, vagabonder, jusqu'au sommet de l'âtre,

Comme fait mon esprit qui s'égare et folâtre.
 Je songe à notre amour, au destin bienveillant
 Qui dans ce gai sentier, tout de fleurs et de mousse,
 Nous conduisit tous deux et la main dans la main ;
 Je songe à mon bonheur d'hier et de demain ;
 Je songe qu'il fait bon, lorsque la vie est douce,
 D'en pouvoir partager ensemble le bienfait,
 Et je me dis : Heureux celui qui ne souhaite
 Rien que son sort, et vit calme dans sa retraite,
 Sachant trouver en lui le vrai bonheur parfait !

LORSQUE JE SERAI MORT

« Il me suffit d'un peu de poussière de terre. Qu'elle pèse sur un autre couché, la riche stèle magnifique.

Pénible fardeau pour les morts ! »
 LÉONIDAS DE TARENTE.

Oh ! Comme l'on doit bien dormir
 Dans un tout petit cimetière,
 Allongé presque à fleur de terre !
 Quand vous irez m'ensevelir,

De grâce, amis, conduisez-moi
 Dans quelque recoin poétique,
 A l'ombre d'un clocher rustique,
 Terre d'amour, de paix, de foi.

Ne bâtissez point de maison,
 Sur moi, ne posez qu'une pierre,
 Autour, quelques branches de lierre,
 Et laissez pousser le gazon.

Pour que d'un sommeil reposant
 Le mort en son suaire, dorme,
 Ne mettez pas le poids énorme
 Sur lui, d'un sépulcre écrasant.

Pour amortir le bruit des pas,
 Vous laisserez pousser la mousse :
 Il faut que ma couche soit douce,
 Pour que je ne m'éveille pas.

Quand les paysans passeront
 Devant ma tombe sans devise,
 Le Dimanche allant à l'église,
 Sans doute qu'ils s'arrêteront,

Pour regarder en curieux,
 Et s'agenouillant sur la pierre,
 Réciteront quelque prière,
 Car ces gens-là sont tous pieux.

Puis, se levant, d'un geste lent,
 Ils se signeront avec grâce,
 Et parmi la foule qui passe,
 Ils se diront en s'en allant :

« C'est celui qu'on voyait parfois
 Parlant aux étoiles, aux roses,
 Rêveur, qui disait que ces choses
 Lui répondaient à demi-voix ! »

DERNIER SCRUPULE

*Vais-je donner mes vers en pâture à la foule ?
Jetterai-je mon cœur au public malveillant ?
Des bribes de moi-même, au souffle qui les roule
Vont s'envoler au loin, tourbillon effrayant,
Comme tourne la feuille, au vent froid qui l'anime !
Je demeure inquiet : La pudeur me retient
D'afficher ce qu'en moi je sens de plus intime,
Et de mettre mon cœur à nu sur le chemin.
Les jaloux ameutés vont aboyer de rage,
Cherchant à me couvrir de leur fiel, tout entier,*

Et les railleurs me vont cravacher au visage :
 « Encore un inspiré, barbouilleur de papier,
 Qui s'en vient larmoyer sur un mode insipide
 Des malheurs inconnus, ou crier des bonheurs
 Qui résonnent à faux, et tombent dans le vide ! »
 Eh quoi ! Pensez-vous donc par de telles clameurs
 M'empêcher de chanter selon ma fantaisie ?
 Allez, je n'attends pas votre applaudissement !
 Si Dieu m'a mis dans l'âme un peu de poésie,
 Je l'en bénis, et veux en user largement,
 Et je plains de tout cœur la misérable troupe
 De ceux, vulgum pecus, qui ne comprennent pas.
 Je vous plains d'ignorer les douceurs de la coupe
 Où l'on puise l'oubli des noirceurs d'ici-bas,
 Où se distille un peu d'idéal et de rêve.
 S'il me plaît aujourd'hui de ciseler des vers,
 Lorsqu'aux labeurs du jour le soir vient mettre trêve,
 Direz-vous qu'à ce jeu j'ai la tête à l'envers,
 Parce que vous jugez tout à votre manière ?
 La vie, allez, n'a pas tant de diversité,

Qu'on n'aime quelquefois s'échapper de l'ornière,
 Et s'abstraire un instant de la réalité,
 Jetant par dessus bord tout ce qui nous opprime,
 Car si le corps est lourd, l'âme au moins peut voler.
 Vous ne saurez jamais la jouissance intime
 Que procure l'effort donné pour accomplir
 Des sons qui vibrent bien, dans un mètre sévère ;
 Le régal de la rime, où le mot recherché
 Brille juste au moment où l'on se désespère,
 Et qu'on saisit sans bruit, pour ne l'effaroucher ;
 Le plaisir d'effacer la phrase superflue ;
 La lutte corps à corps avec un mot trop dur ;
 Et l'immense bonheur de la page relue,
 Où l'on trouve souvent, lorsqu'on le croyait mûr,
 Que l'ouvrage a besoin d'être remis en serre.
 Non, vous n'aurez jamais tous ces raffinements,
 Vous qui ne savez pas sortir du terre à terre.
 — Le Poète est celui qui sait à tous moments
 Faire vivre à nouveau l'impression sentie,
 Lorsque l'oubli déjà souffle pour la ternir,

*Et prolonger l'effet, quand la cause est partie,
Sous l'éclat miroitant des feux du souvenir.
De même que l'airain, bien après le choc, vibre
De toute sa matière, ainsi l'impression
Dans le cœur du poëte agitant chaque fibre,
Tressaille encor longtemps après l'émotion.*

TABLE

TABLE

LETTRE-PRÉFACE	5
--------------------------	---

I. — SONNETS ANTIQUES

OFFRANDE	11
LA DANSEUSE	13
SAMSON	15
CARIATIDE	21

II. — LA CAMPAGNE

MATIN D'AVRIL	25
HARPE EOLIENNE	27
LA PLAINE	31
ANATHÈME	33

LA FORGE	35
LES PAYSANS	37
PATINAGE	40
L'ÉTRAVE	46

III. — LA MER

CRÉPUSCULE	53
MARINE	57
LA RUÉE	59
COUP DE VENT	61
RETOUR DE PÊCHE	63
ATAVISME	65
BALLADE DES CHALUTIERS BOULONNAIS	69
COUCHER DE SOLEIL	74
MONT-SAINT-MICHEL	79

IV. — LA MAISON

MAI	83
A MON ÂME	85

JALOUSIE	87
MUSIQUE	89
QUIÉTUDE	93
SI J'AVAIS PU CHOISIR	96
LES HEURES	99
A QUOI BON	101
LE BONHEUR	104
RECUEILLEMENT	107
SUR UN PORTRAIT	109
BEATI PARVULI	111
BÉATITUDES	115
QUAND JE SONGE TOUT SEUL	118
LORSQUE JE SERAI MORT	121
DERNIER SCRUPULE	125

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
par
VANDROTH-FAUCONNIER
à LILLE
le
30 AVRIL
1912

*à un des 0
période avec un (XII)
325*

LE BEFFROI

LÉON BOCQUET, DIRECTEUR

DERNIÈRES PUBLICATIONS

(Envoi franco contre mandat)

POÉSIE.

LÉON BOCQUET :	Les branches lourdes (2 ^e éd.)	3 50
<i>Ouvrage couronné par l'Académie Française</i>		
LUCIEN BOUDET :	Les rêves exaltés.....	3 50
HENRI DE LISLE :	L'Ecclésiaste.....	1 50
—	Au large.....	3 50
—	La Sage ardeur.....	3 50
LOUIS DUMONT :	De l'Ombre et de la Solitude	2 50
HERMAN FREY-CHID :	Grimaces et fantaisies...	3 50
ANDRÉ LAFON :	Poèmes Provinciaux.....	3 50
HENRI MALO :	Les Parfums du Coffret.....	3 50
RENÉ MARAN :	La Maison du Bonheur.....	3 50
J. MERCIER-VALENTON :	Choses qui furent.....	3 50
ANTOINE NICOLAI :	Les Foyers perdus.....	3 50
JACQUES NOIR :	L'Ame inquiète.....	3 50
LOUIS PERGAUD :	L'Herbe d'Avril.....	3 50
AMÉDÉE PROUVOST :	Le Poème du Travail (2 ^e éd.)	3 50
ALCIDE RAMETTE :	Clartés au crépuscule...	3 50
DANIEL THALY :	Le Jardin des Tropiques.....	3 50
J.-J. VAN DOOREN :	L'Eau frissonne.....	2 50

ROMAN

MARIE DELÉTANG :	Les mains tendues.....	3 50
P.-M. GAHISTO :	L'illimité (Illustrations de Moreau)	2 00
GEORGES PHILIPPE :	Les Jardins de Bade.....	2 50
MICHEL TAVERA :	Le Rivage.....	3 50

CRITIQUE.

P.-M. GAHISTO :	Philéas Lebesgue.....	2 00
FLORIS DELATTRE :	Essai sur l'Unité dans l'Art	1 50